

Ce nouveau numéro d'Initiales, plus encore que les précédents, pointe du doigt la question de la contemporanéité. Sans doute parce que, paradoxalement, nous effectuons ici un vrai saut dans le temps, qui nous fait rembobiner jusqu'au début du siècle passé. Mythique pour nombre d'artistes et d'étudiants en art, l'histoire de Monte Verità qui après avoir disparu des radars de l'Histoire nous a été livrée, dans le champ de l'art, en version prémâchée et donc digeste par Harald Szeemann (histoire que décrypte pour nous François Aubart, Patrick Beurard-Valdoye ou Corinne Giandou qui fut un temps le bras droit du commissaire), offre un visage étrangement familier à qui voudra bien le reconnaître. Ce visage c'est celui de la crise économique (déjà) qui rebat les cartes d'une industrialisation à tous crins. De la crise du capitalisme (déjà) à laquelle une poignée de jeunes gens oppose ce qui deviendra quelques années plus tard le principe de la décroissance dont l'un de ses plus fameux théoriciens, Serge Latouche, livre ici une définition. Mais aussi celui de la mondialisation en marche, qui fait du Monte Verità un lieu de rendez-vous pour nombre d'artistes, intellectuels, anarchistes et activistes venus d'Allemagne bien sûr, mais aussi de toute l'Europe. Société matriarcale enfin, peuplée de féministes convaincus, au premier rang desquels Otto Gross (véritable personnage de roman dont on dit qu'il inspira et Le Procès de Kafka et Moravagine de Cendrars), la communauté du Monte Verità constitue, à bien des égards, un avant-poste passionnant pour comprendre le monde d'aujourd'hui.

De ce laboratoire à ciel ouvert qui hante encore l'imaginaire de nombreux artistes dont

nous accueillons ici les contributions visuelles (Kaye Donachie, Mai-Thu Perret, Karina Bisch) naîtront deux orientations diamétralement opposées. D'un côté un penchant hygiéniste et un culte du corps repris à bon compte par les nazis, de l'autre une émancipation des corps et des esprits qui accouchera quelques années plus tard du mouvement hippie. La première option, qui longtemps recouvrit d'un voile suspect l'histoire du Monte Verità, est toutefois, comme l'explique Paul Gimeno, à relativiser tant à cette époque «la critique de l'industrialisation, de l'idéologie du marché et de la technique déshumanisantes, était commune aux intellectuels – nietzschéens – de gauche et aux néo-conservateurs de l'interbellum, théoriciens de la "révolution conservatrice" selon l'expression d'Armin Mohler»¹.

Le cas du danseur et théoricien Rudolf Laban, personnage clé du Monte Verità dont le système de notation (la labanotation) imprègne encore l'histoire de la danse contemporaine est symptomatique de ce contexte politique et idéologique confus décrit plus tôt. Après avoir créé son école sur la colline qui surplombe Ascona, organisé un congrès pacifiste et végétarien, fondé en 1927 l'Institut chorégraphique de Berlin, il dirige de 1930 à 1934 le ballet de l'Opéra de Berlin avec l'appui du ministre de la propagande Joseph Goebbels. Il sera finalement engagé pour organiser à Berlin les «chorégraphies» des athlètes lors des Jeux olympiques d'été de 1936 avant de s'exiler à Londres, en 1937, et de fonder au sortir de la Seconde Guerre mondiale le Laban Art of Movement Guild. Dans ce numéro d'Initiales, sa trajectoire chaotique et ses partitions chorégraphiques occupent une place centrale dans les

contributions de Romana Schmalisch (ici en conversation avec Jean-Marc Piquemal), Aurélie Pétreil et Camille Garnier ou des danseurs François Chaignaud et Cecilia Bengolea.

C'est au versant solaire, mystique et ésotérique diront certains, que s'intéressent de leur côté l'universitaire Géraldine Gourbe qui est allée enquêter du côté de l'exil californien d'une partie de la communauté Monte Verità, et le duo Yann Chateigné et Tiphonie Blanc qui livre ici une lecture transversale de l'occultisme, depuis les danses nocturnes de Mary Wigman sur le Monte Verità jusqu'à la contreculture de la Beat Generation en passant par l'antre de la loge Vera Mystica d'Aleister Crowley et encore, des années plus tard, les recherches de l'artiste danois Joachim Koester.

Reste ce fil rouge qui parcourt l'ensemble de cette quatrième livraison: celui de la communauté, du collectif, du groupe à géométrie variable. Cette histoire en creux de la communauté, c'est celle que fictionnalisent Jill Gasparina et David Evrard, celle qu'ont décortiquée, cas pratiques à l'appui, François Aubart, Bernhard Rüdiger, François Piron et Emmanuel Tibloux dans une table ronde organisée à l'ENSBA Lyon, celle encore que revisitent les membres du groupe de recherche DatAData à l'aune de la virtualité, du réseau et des bases de données accessibles à tous.

1. Paul Gimeno, «L'esprit d'Ascona. Précurseur d'un écologisme spirituel et pacifiste», *Écologie & politique*, 2003/1 n° 27, p. 235-244. DOI: 10.3917/ecopo.027.0235